NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

122 N° 3 Juillet-Septembre 2000

« Fides et Ratio » dans le débat philosophique

Bernard POTTIER (s.j.)

p. 386 - 399

https://www.nrt.be/fr/articles/fides-et-ratio-dans-le-debat-philosophique-489

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

NRT 122 (2000) 386-399
B. POTTIER, S.J.

«Fides et Ratio» dans le débat philosophique

Le 14 septembre 1998, le pape Jean-Paul II promulgua une encyclique intitulée *Fides et Ratio*, de 108 paragraphes[1], concernant les rapports entre la foi et la raison. En voici le plan.

Introduction	Connais-toi toi-même	1-6
Chap. I	La révélation de la sagesse de Dieu	7-15
Chap. II	Credo ut intelligam	16-23
Chap. III	Intelligo ut credam	24-35
Chap. IV	Les rapports entre la foi et la raison	36-48
Chap. V	Les interventions du Magistère dans le domaine philosophique	49-63
Chap. VI	Interaction entre la théologie et la philosophie	64-79
Chap. VII	Exigences et tâches actuelles	80-99
Conclusion		100-108

Le but de ce petit article n'est pas de présenter l'encyclique. La question qui nous a guidé est plutôt celle-ci: comment des philosophes de métier, chrétiens mais plus encore non chrétiens, peuvent-ils recevoir ce texte? Leur est-il destiné? Parle-t-il leur langage? Comme philosophes, ont-ils quelque chose à apprendre de ce texte du Magistère ordinaire, ou peuvent-ils considérer qu'une pareille encyclique, tout compte fait, ne les concerne pas? Peuvent-ils eux-mêmes lire ce message comme une contribution philosophique et s'exercer à l'étudier et le critiquer? N'oublions pas que Jean-Paul II fut professeur de philosophie. D'une certaine façon, il s'adresse à ses pairs.

Préliminaires: une histoire de la philosophie

Par cette encyclique, le pape veut continuer, mais de manière plus générale, la réflexion de *Veritatis Splendor* de 1993 (6), qui portait sur la théologie et la philosophie morales, en particulier sur le conséquentialisme qu'elle condamnait. Avec *Fides et Ratio*,

1. Les chiffres sans autre mention, dans notre texte, renvoient aux paragraphes de cette encyclique. Nous ferons ici nommément allusion à une soixantaine de ces paragraphes.

nous sommes donc de nouveau dans une réflexion fondamentale, mais portant ici sur la philosophie dans toute son ampleur.

À plusieurs reprises, le pape situe sa réflexion sur l'arrière-fond d'une histoire de la philosophie. Comme chacun sait, relire l'histoire constitue déjà un acte d'interprétation philosophique. Or le tableau de la philosophie actuelle et de son histoire récente que nous brosse le pape est sévère et pessimiste[2]. Jean-Paul II nous rappelle au § 52 les interventions passées du Magistère, surtout au siècle dernier, naviguant entre le fidéisme et le traditionalisme radical d'une part, le rationalisme et l'ontologisme d'autre part, et les condamnant tous. Tout au long de son encyclique, il en appelle d'ailleurs au concile Vatican I qui traita de la possible connaissance de Dieu par la raison (*Dei Filius*, 1870, Dz-S. 3000ss). Au § 54, il met en garde contre le phénoménisme, l'agnosticisme, l'immanentisme, le marxisme et les interprétations erronées de l'évolutionnisme, de l'existentialisme et de l'historicisme. Dans son dernier chapitre, Jean-Paul II stigmatise les défauts de l'éclectisme (86), de l'historicisme à nouveau (87), du scientisme (88), du pragmatisme (89), du nihilisme (90). Il ne ménage donc guère son interlocuteur philosophe, et le fait consciemment. Au § 85, il le reconnaît: «Je sais que ces exigences imposées à la philosophie par la parole de Dieu peuvent sembler rigoureuses à beaucoup de ceux qui vivent la situation actuelle de la recherche philosophique». N'empêche que le pape mènera tout son discours sans concession aucune.

On peut donc dire sans exagérer que le ton est peu engageant pour qui n'est pas acquis d'avance aux thèses de Jean-Paul II, en particulier pour le philosophe honnête constamment aux prises avec tous ces courants de pensée évoqués avec une certaine réprobation. Pourtant, il vaut la peine d'aller plus loin et au-delà de ce premier frisson, de se pencher sérieusement sur la pensée ici présentée. Les principes qu'elle développe vaudraient même la peine, pensons-nous, d'être inclus dans un cours de philosophie de quelque tendance que ce soit, car ils se veulent ouverts et tentent d'amorcer un dialogue — nous verrons dans quelle mesure ils y réussissent. N'est-il pas courant, de toutes façons, que les philosophes lisent la pensée de leurs adversaires? Ne lit-on pas également Marx et Nietzsche dans pas mal de séminaires catholiques?

---

2. Cf. entre autres les §§ 45-48: «Le drame de la séparation entre la foi et la raison».

Il est à souhaiter également que les philosophes chrétiens acquis aux idées du pape ne se réjouissent pas trop vite de ce ton critique vis-à-vis de la modernité, car il y a plus. L'encyclique parle quelquefois avec audace et il s'agit de le percevoir — malgré la langue de bois habituelle à ce genre littéraire[3]. Il pourrait être tentant de durcir certains paragraphes de *Fides et Ratio*, qui ne manqueront pas d'encourager le rigidisme défensif de plusieurs. Il est clair que le pape est fortement prévenu contre le cours de la pensée philosophique contemporaine, mais il saura aussi lui reconnaître certains mérites. Essayons d'identifier quelques repères dans ce dialogue qu'il voudrait ouvrir. Et tout d'abord, comment comprendre l'acte de foi, du point de vue d'une critique de la connaissance? Voici comment le pape, au fait de l'épistémologie contemporaine, définit la foi.

I. – La connaissance de foi

1. Sa puissance salvatrice inégalable

«Il existe une connaissance qui est propre à la foi» (8). Le chrétien peut donc se situer avec assurance dans le champ général de la connaissance humaine. Cette connaissance religieuse, chrétienne, «propre à la foi», est à distinguer d'une métaphysique, d'une morale, ou d'une théologie que l'on pourrait élaborer à partir d'elle. La connaissance propre à la foi, c'est la science du Christ qui dépasse toute connaissance.

> 12. L'incarnation du Fils de Dieu permet de voir se réaliser la synthèse définitive que l'esprit humain, à partir de lui-même, n'aurait même pas pu imaginer… En dehors de cette perspective, le mystère de l'existence personnelle reste une énigme insoluble.
>
> 23. Le vrai point central, qui défie toute philosophie, est la mort en croix de Jésus Christ… La raison ne peut pas vider le mystère d'amour que la Croix représente, tandis que la Croix peut donner à la raison la réponse ultime qu'elle cherche.

À la suite du Christ, le chrétien peut s'engager et donner sa vie, liant ainsi existentiellement la vérité du Christ et sa liberté

---

3. Nous nous permettons cette expression utilisée récemment par l'actuel évêque d'Angers, J.-L. BRUGUÈS, dans *Les idées heureuses*, Paris, Cerf, 1996, p. 76: «Comment ne pas déplorer que ce vocabulaire convenu, cette 'langue de bois' de trop de documents ecclésiastiques empêchent de respirer l'éternelle fraîcheur de l'Évangile? L'inédit serait-il devenu indicible?»

chrétienne. Il s'agit pour lui d'affirmer ainsi le seul rapport authentique à sa propre vie. Cet engagement personnel recèle une valeur que la philosophie reconnaît.

> 33. La capacité et le choix de se confier soi-même et sa vie à une autre personne constituent assurément un des actes anthropologiquement les plus significatifs et les plus expressifs.

La connaissance de foi est une connaissance complète et qui n'a besoin, en soi, d'aucune autre. Cette supériorité fut perçue d'emblée à l'aube du christianisme. Cette connaissance est, de plus, accessible à tous et offerte à chacun. Sa force réside dans sa puissance salvatrice: le Christ résout, pour nous qui le suivons, l'énigme de la vie, le drame de son accomplissement par delà notre faiblesse et notre malice.

> 38. (Aux intellectuels convertis dès les premiers siècles chrétiens), la rencontre avec l'Évangile offrait une réponse si satisfaisante à la question du sens de la vie, demeurée jusqu'alors sans réponse, que la fréquentation des philosophes leur apparaissait comme une chose lointaine et, dans une certaine mesure, dépassée… Ayant abattu les barrières raciales, sociales ou sexuelles, le christianisme avait, depuis ses débuts, proclamé l'égalité de tous les hommes devant Dieu. La première conséquence de cette conception concernait le thème de la vérité. On dépassait définitivement le caractère élitiste que sa recherche avait pris chez les Anciens… la vérité chrétienne ayant une valeur salvifique[4].

2. Son amitié, cependant, avec toute forme de pensée

Malgré son caractère de plénitude vitale, la foi ne repousse pas la pensée que les traditions philosophiques ont développée autour du sens de la vie.

> 5. L'Église… considère la philosophie comme une aide indispensable pour approfondir l'intelligence de la foi.

Dans la Bible déjà, les livres sapientiaux attestent d'une connivence de la Révélation avec la pensée des hommes. Mais cette connivence se tisse très tôt dans un dialogue librement critique, même s'il est amical.

> 18. (Israël enseigne à la raison philosophique trois règles: à chercher sans répit, à chercher sans orgueil, à ne jamais perdre la conscience de la transcendance.)
> 20. La raison est valorisée, mais non surestimée.

---

4. Dans la même ligne, cf. le très beau § 66.

16. L'homme sait reconnaître sa route à la lumière de la raison, mais il peut la parcourir rapidement, sans obstacle et jusqu'à la fin, si, avec rectitude, il situe sa recherche dans la perspective de la foi.

Pour les premiers chrétiens, cependant, la philosophie prête plutôt main forte à une défense de la foi, rendant impuissante l'attaque de la sophistique. Car de soi, l'enseignement du Sauveur se suffit à lui-même et n'a besoin de rien d'autre. La philosophie est pourtant d'une immense utilité dans le dialogue avec le monde non chrétien, et ce jusqu'à nos jours.

79. Cette philosophie sera le terrain de rencontre entre les cultures et la foi chrétienne, le lieu d'accord entre croyants et non-croyants.

104. La pensée philosophique est souvent l'unique terrain d'entente et de dialogue avec ceux qui ne partagent pas notre foi.

Quels que soient les efforts philosophiques accomplis pour défendre et expliquer la foi, il faut cependant rester conscient de la supériorité inaliénable de la connaissance de foi. Et ceci vaut même pour les philosophes croyants.

13. Il ne faudra pas oublier en tout cas que la Révélation demeure empreinte de mystère… Seule la foi permet de pénétrer le mystère… La connaissance de foi n'annule pas le mystère; elle ne fait que le rendre plus évident et le manifester comme un fait essentiel pour la vie de l'homme.

Voilà donc ce que la foi, dans un premier temps, pense d'elle-même, et comment elle se situe vis-à-vis de la philosophie. Pour ce qui est du sens global et final de la vie, la foi se déclare supérieure à tout autre savoir, y compris celui de la philosophie. Sa connaissance est réduite quant à son contenu; d'ampleur modeste, elle est surtout personnelle (la science du Christ), mais elle est salvatrice — et voilà la différence. Cette supériorité qu'elle s'octroie disqualifie-t-elle pour autant toute autre forme de connaissance, ou existe-t-il, selon l'encyclique, des domaines où la foi reconnaît les avantages de la philosophie?

II. – Les mérites de la philosophie

1. En général

En quelques passages, que nous trouvons trop rares, le pape se défait de son pessimisme pour reconnaître les mérites de la pensée humaine. Les progrès scientifiques sont d'authentiques progrès de

l'humanité tout entière, dit-il (cf. 25). La philosophie également a atteint quelques résultats, que l'on peut situer par rapport aux autres domaines du savoir. Et même si l'anthropocentrisme est un reproche si fréquent adressé par les penseurs chrétiens aux philosophes modernes, on peut lire cet éloge sous la plume de Jean-Paul II — qui par là révèle quelques-unes des options philosophiques qu'il manifesta dès sa jeunesse.

> 5. La philosophie moderne a le grand mérite d'avoir concentré son attention sur l'homme.

L'encyclique propose, au § 30, comme une échelle des savoirs.

> 30. Diverses formes de vérité… l'ordre de vérité de la vie quotidienne et de la recherche scientifique. À un autre niveau se trouvent les vérités de caractère philosophique, que l'homme atteint grâce à la capacité spéculative de son intelligence. Enfin, il y a les vérités religieuses, qui en quelque mesure s'enracinent dans la philosophie. Elles sont contenues dans les réponses que les différentes religions offrent aux questions ultimes selon leurs traditions.

On retrouve ici une systématisation épistémologique à quatre niveaux, qui est devenue courante chez certains philosophes[5]. 1) Il y a d'abord le savoir quotidien, base de tout le reste. 2) La connaissance scientifique n'en est qu'une spécification, même si elle atteint des développements théoriques devenus inaccessibles à l'homme de la rue, qui pourtant profite largement de ses retombées pratiques (technologie). 3) La philosophie est un savoir de niveau supérieur qui reprend toute l'expérience humaine, théorique et pratique, et envisage la fin ultime et la responsabilité actuelle de l'homme. 4) Enfin, la connaissance de foi couronne cet édifice. Remarquons que le pape inclut dans cette connaissance religieuse les efforts des autres religions[6]. Tout cet édifice du savoir s'est formidablement enrichi ces dernières décades.

> 91. Je tiens à souligner, écrit le pape, le fait que l'héritage du savoir et de la sagesse s'est effectivement enrichi dans de nombreux domaines. Qu'il suffise de citer la logique, la philosophie du langage, l'épistémologie, la philosophie de la nature, l'anthropologie, l'analyse approfondie des modes affectifs de la connaissance, l'approche existentielle de l'analyse de la liberté[7].

---

5. N'est-ce pas une telle démarche qu'on retrouve dans la méditation de G. NOSSENT, *«Mon Seigneur et mon Dieu, je désire te louer de tout mon cœur»*, dans *NRT* 122 (2000) 265-267?

6. Nous verrons plus loin qu'on peut introduire entre le troisième et le quatrième niveau de connaissance, la médiation de la sagesse.

7. Cf. déjà au § 5, une liste semblable.

2. En particulier, par rapport à l'Église

L'Église n'enseigne pas la philosophie, mais la connaissance de foi, qu'est le Christ: telle est sa mission. Ainsi est-elle en principe libre vis-à-vis de toute philosophie, tant pour accueillir ses réflexions que pour les critiquer. Voyons d'abord le volet critique.

> 49. L'Église ne propose pas sa propre philosophie ni ne canonise une quelconque philosophie particulière au détriment des autres… Ce n'est ni la tâche ni la compétence du Magistère d'intervenir pour combler les lacunes d'un discours philosophique déficient. Il est de son devoir au contraire de réagir de manière claire et forte lorsque des thèses philosophiques discutables menacent la juste compréhension du donné révélé et quand on diffuse des théories fausses et partisanes qui répandent de graves erreurs, troublant la simplicité et la pureté de la foi du peuple de Dieu.
>
> 50. … Quand nous effectuons ce discernement, nous, évêques, avons le devoir d'être «témoins de la vérité» dans l'exercice d'un service humble mais ferme, que tout philosophe devrait apprécier.
>
> 51. Ce discernement ne doit donc pas être entendu premièrement dans un sens négatif… les philosophes sont les premiers à comprendre l'exigence de l'autocritique.

En parlant ainsi, le pape en appelle à un principe central de la philosophie, sinon à son fondement premier: toute pensée doit s'élaborer dans le dialogue, la confrontation, l'acceptation de la critique. Ceci dit, l'Église n'a pas à régenter la recherche philosophique, pas plus d'ailleurs que le travail théologique[8].

En beaucoup de circonstances, l'Église sent cependant l'utilité de recourir à la philosophie. Passons donc au second volet, celui de l'accueil.

> 66. Sans l'apport de la philosophie en effet, on ne pourrait illustrer des thèmes théologiques comme par exemple, le langage sur Dieu, les relations personnelles à l'intérieur de la Trinité, l'action créatrice de Dieu, l'identité du Christ, vrai Dieu et vrai homme. Les mêmes considérations valent pour divers thèmes de la théologie morale, pour laquelle est immédiat le recours à des concepts comme loi morale, conscience, liberté, responsabilité personnelle, faute, etc…, qui se définissent au niveau de l'éthique philosophique.
>
> 67. Vatican I avait déjà attiré l'attention sur le fait qu'il existe des vérités naturellement et donc philosophiquement connaissables…

8. Cf. le § 64: «Sans vouloir indiquer aux théologiens des méthodologies particulières, ce qui ne revient pas au Magistère …».

> La Révélation confère à ces vérités une plénitude de sens, en les orientant vers la richesse du mystère révélé, dans lequel elles trouvent leur fin ultime. Il suffit de penser par exemple à la connaissance naturelle de Dieu, à la possibilité de distinguer la révélation divine d'autres phénomènes ou à la reconnaissance de sa crédibilité, à l'aptitude du langage humain à exprimer de manière significative et vraie même ce qui dépasse toute expérience humaine. À travers toutes ces vérités, l'esprit est conduit à reconnaître l'existence d'une voie réellement propédeutique de la foi, qui peut aboutir à l'accueil de la Révélation, sans s'opposer en rien à ses principes propres et à son autonomie spécifique.
>
> 68. La *théologie morale* a peut-être un besoin encore plus grand de l'apport philosophique. En effet, dans la Nouvelle Alliance, la vie humaine est beaucoup moins réglée par des prescriptions que dans l'Ancienne Alliance… le chrétien doit être en mesure d'engager à fond sa conscience et la puissance de son raisonnement.

Ensuite, le pape se met à décrire trois positions-types de la philosophie par rapport à l'Église. Suivons son développement, qui nous semble vraiment éclairant. Le philosophe peut se situer, schématiquement, de trois manières différentes par rapport à la foi et à la Révélation. Dans une première situation, il promeut une philosophie totalement indépendante de la Révélation évangélique; dans une deuxième situation, il entend promouvoir une philosophie chrétienne; enfin, le philosophe peut être requis par le théologien lui-même, venu lui demander ses lumières.

> 75. La première est celle de la *philosophie totalement indépendante de la Révélation évangélique*… Dans cette situation, la philosophie manifeste une légitime aspiration à être une démarche *autonome*.

Lorsque la théologie se sert de cette «philosophie pure», indépendante de toute Révélation, c'est pour la théologie une garantie de rigueur. Autonomie ne veut pourtant pas dire opposition. Le pape estime que la théorie de la philosophie séparée est moins légitime, et cache souvent une revendication d'autosuffisance[9].

> 76. Une deuxième situation de la philosophie est celle que beaucoup désignent par l'expression *philosophie chrétienne*. La dénomination est de soi légitime, mais elle ne doit pas être équivoque: on

9. Si le pape se méfie de la prétention à l'autosuffisance, il entend vraiment encourager l'autonomie. Cf. § 106, à propos des philosophes: «L'Église suit avec attention et avec sympathie leurs recherches; par conséquent, qu'ils soient assurés du respect qu'elle garde pour la légitime autonomie de leur science».

> n'entend pas par là faire allusion à une philosophie officielle de l'Église, puisque la foi n'est pas comme telle une philosophie. Par cette appellation, on veut plutôt indiquer une démarche philosophique chrétienne, une spéculation philosophique conçue en union étroite avec la foi…
>
> Il y a donc deux aspects de la philosophie chrétienne: d'abord un aspect subjectif, qui consiste dans la purification de la raison par la foi. En tant que vertu théologale, la foi libère la raison de la présomption…
>
> Il y a ensuite l'aspect objectif, concernant le contenu: la Révélation propose clairement certaines vérités qui, bien que n'étant pas naturellement inaccessibles à la raison, n'auraient peut-être jamais été découvertes par cette dernière, si elle avait été laissée à elle-même[10].

Les philosophes peuvent prendre l'initiative d'explorer rationnellement certaines vérités révélées, élargissant ainsi de fait l'espace du rationnel, mais affermissant aussi de cette manière la crédibilité du révélé (v. g. possibilité d'une révélation, d'une vocation surnaturelle de l'homme, du péché originel, etc).

> 76. Dans leur spéculation sur ces éléments, les philosophes ne sont pas devenus des théologiens, dans la mesure où ils n'ont pas cherché à comprendre et à expliciter les vérités de la foi à partir de la Révélation. Ils ont continué à travailler sur leur propre terrain, avec leur propre méthodologie purement rationnelle.
>
> 77. Nous trouvons une autre situation significative quand *la théologie elle-même fait appel à la philosophie*… En outre, la théologie a besoin de la philosophie comme interlocutrice pour vérifier l'intelligibilité et la vérité universelle de ses assertions… la valeur de l'*autonomie* que garde la philosophie même dans cette troisième situation…
>
> C'est précisément dans le sens d'un apport indispensable et noble que la philosophie a été appelée, depuis l'ère patristique, *ancilla theologiae*. Le titre ne fut pas appliqué pour indiquer une soumission servile… L'expression (est) aujourd'hui difficilement utilisable…

La connaissance de foi, malgré sa supériorité salvifique, ne dispense donc pas de toute réflexion philosophique. Au contraire, le pape reconnaît les bienfaits du dialogue avec tous ces intellectuels qui ont rendu possibles d'immenses progrès du savoir dans tous les domaines, en particulier en sciences et en philosophie. Mais ce

---

10. Par exemple, explicite l'encyclique, l'identité personnelle de Dieu créateur, le problème du mal et de la souffrance approfondi dans le sens du péché, la conception de la personne humaine et du sens de sa vie.

dialogue est fructueux s'il est critique. La théologie se soumet à la critique des philosophes, elle cherche à vérifier si son langage est compréhensible et acceptable pour les philosophes de métier, même non chrétiens (par là, elle s'expose, pourrait-on dire, au *sensus infidelium*). Mais ce souci ne l'empêche pas d'être elle-même critique vis-à-vis des philosophes qu'elle rencontre, et le philosophe devrait lui en être reconnaissant, car il trouve parfois là un interlocuteur exigeant et informé.

Si la théologie admet le principe de la critique de la part des philosophes, voyons maintenant plus précisément en quoi les philosophes se trouvent critiqués actuellement par le pape Jean-Paul II.

III. – Critiques adressées à la philosophie

Une première critique du pape s'adresse à la philosophie moderne, une autre à la philosophie contemporaine. Nous nous attarderons surtout à la seconde. Dans les temps modernes, les philosophes ont construit des systèmes parfois admirables, mais qu'ils ont la tentation d'ériger en vérités partisanes, à cause d'une certaine superbe philosophique.

> 4. Tout *système* philosophique… doit reconnaître la priorité de la *pensée* philosophique.

Cette critique, la philosophie contemporaine l'a elle-même fréquemment formulée par rapport aux siècles précédents. Mais aujourd'hui, paradoxalement, le même orgueil stigmatisé par le pape se loge pour ainsi dire dans un excès d'humilité, ou dans le refus d'une certaine humiliation infligée à la raison. La raison se limite à un rôle trop fonctionnel et on observe comme une marginalisation du savoir philosophique (cf. 47). C'est ce qu'on appelle la post-modernité.

> 5. La raison, sous le poids de tant de savoir, s'est repliée sur elle-même… elle a préféré souligner ses limites.
>
> 91. Il ne fait pas de doute que les courants de pensée qui se réclament de la post-modernité méritent d'être attentivement considérés… Ce nihilisme trouve en quelque sorte sa confirmation dans l'expérience terrible du mal qui a marqué notre époque. Devant le tragique de cette expérience, l'optimisme rationaliste qui voyait dans l'histoire l'avancée victorieuse de la raison, source de bonheur et de liberté, ne s'est pas maintenu, à tel point qu'une des plus graves menaces de cette fin de siècle est la tentation du désespoir.

Notons que ces remarques s'inscrivent dans un débat tout à fait actuel. La situation de post-modernité, que trop de théologiens ignorent complètement, mériterait d'être soigneusement analysée, et le pape souligne l'utilité de l'étude des courants de pensée les plus récents (59). Sa propre description n'épuise pas le sujet, mais il faut saluer cette volonté d'inscrire la réflexion chrétienne dans l'actualité la plus brûlante. Selon Jean-Paul II, les philosophes chrétiens doivent surtout se méfier de trois dérives actuelles, sans doute liées à la post-modernité (cf. 61): l'abandon de la métaphysique; l'ambiguïté entretenue autour des sciences humaines qui usurpent le rôle des philosophes; l'inculturation relativisante.

IV. – Modèles de pensée philosophico-théologique

Bien qu'en principe une certaine liberté de méthode soit reconnue aux théologiens et philosophes chrétiens[11], des modèles assez typés sont quand même présentés. Mais il est curieux de constater que si le thomisme tient bien sûr le haut du pavé (rappel fréquent de *Aeterni Patris* de Léon XIII en 1879), c'est à saint Anselme, semble-t-il, que le pape fait les plus hauts honneurs. Alors qu'il lui emprunte le titre de deux de ses chapitres[12], aux §§ 14 et 42, il nous convie, dans la foulée du *Proslogion*, à une véritable méditation philosophique — la seule de l'encyclique.

> 14. L'une des intelligences les plus fécondes et les plus significatives de l'histoire de l'humanité (Anselme)… «… Seigneur, tu n'es pas seulement tel que plus grand ne peut être pensé, mais tu es quelque chose de plus grand qu'il ne se puisse penser… »

Ce choix trahirait-il une préférence augustinienne chez Jean-Paul II? Ce n'est pas impossible. Aux §§ 43-44 est affirmée — mais non démontrée — la «constante nouveauté de la pensée de saint Thomas d'Aquin»[13]. Voici les qualités qui sont mises en

---

11. Cf. le § 64 cité *supra* à la note 8.

12. Chap. II «Credo ut intelligam» et chap. III « Intelligo ut credam».

13. Cf. aussi le § 78, où il est dit que Thomas constitue un authentique modèle, mais qu'en proposant ce modèle, l'Église n'impose pas de thèses particulières. Aux §§ 57-58, on loue le thomisme et les écoles thomistes. Au § 74, on cite en exemple une quinzaine de philosophes chrétiens, dont Gilson et Maritain qui furent thomistes. On peut regretter l'absence de Blondel parmi les noms cités, lui qui fit tant de fruits dans les esprits chrétiens et autres jusqu'à nos jours, alors que le pape a eu le courage de citer Rosmini, pourtant condamné posthume par le Saint-Office en 1887 (cf. Dz-S. 3201-3241).

évidence dans le travail de Thomas, et qui ne sont pas toujours celles que met en avant le thomisme traditionnel:

— le dialogue avec arabes et juifs de son temps.
— «La foi ne craint pas la raison, mais elle la recherche et elle s'y fie» (43). «'Son intuition prophétique et géniale… il faut concilier le caractère séculier du monde et le caractère radical de l'Évangile, échappant ainsi à cette tendance contre nature qui nie le monde et ses valeurs, sans pour autant manquer aux suprêmes et inflexibles exigences de l'ordre surnaturel'» (citant Paul VI) (43).
— Thomas propose une vraie philosophie de l'être et non de l'apparaître.
— Il fait mûrir une vraie sagesse entre la philosophie et la théologie, qui restent distinctes.

Disons un mot de cette sagesse, médiatrice entre la philosophie et la connaissance de foi, à laquelle nous faisions allusion plus haut[14]. Quand le philosophe a beaucoup appris, il désire se taire et se recueillir, surpris à nouveau de l'être qu'il connaît si bien et si peu à la fois. Dans la paix de ce silence, il accueille chaque être et le laisse s'exprimer lui-même, car les mots ne sont pas exhaustifs. Cette sagesse est harmonie et fruit de la philosophie. De nos jours, une certaine philosophie a déserté ou dévalorisé ce pas final pourtant si bienfaisant et si propice à l'éveil de la foi. Le pape le souligne à plus d'un endroit.

V. – Défis et exigences adressés à la philosophie par l'Église

Pour terminer, notons quelques pistes tracées par l'encyclique à la recherche philosophique future. Le pape aimerait «lancer à la philosophie le défi de retrouver et de développer sa pleine dignité» (6). «À la *parrhèsia* de la foi doit correspondre l'audace de la raison» (48). Il faudrait libérer la raison de sa défiance actuelle vis-à-vis d'elle-même et de ses propres puissances, renoncer à l'idée d'une fin de la métaphysique. L'Église veut encourager le philosophe à lutter contre la crise du sens, la fragmentation du savoir, le doute radical et la «pensée ambiguë qui l'amène à s'enfermer encore plus en lui-même, dans les limites de sa propre immanence, sans aucune référence au transcendant» (81).

14. Cf. note 6.

Il est clair que le pape fait ici allusion à la post-modernité. L'encyclique définit la post-modernité comme un nihilisme. «Certains penseurs ont donné à notre époque le qualificatif de 'post-modernité'… Ce nihilisme trouve en quelque sorte sa confirmation dans l'expérience terrible du mal qui a marqué notre époque. Devant le tragique de cette expérience, l'optimisme rationaliste qui voyait dans l'histoire l'avancée victorieuse de la raison, source de bonheur et de liberté, ne s'est pas maintenu… » (91). On pourrait caractériser la post-modernité par la crise de confiance dans la *raison*, l'abandon de l'idée d'*histoire* comme progrès infini, le climat de *pessimisme* que charrie la mémoire d'Auschwitz et Hiroshima, le sentiment d'un *sujet absent* et impuissant. Nous inspirant de Gisel[15], nous pouvons distinguer dans le champ théologique quatre réactions à la post-modernité: 1. le déconstructionnisme; 2. le New Age; 3. la restauration conservatrice; 4. l'herméneutique. La position du pape se rapproche-t-elle de la troisième ou de la quatrième réaction?

Sans vraiment répondre à cette question, notons cependant quelques indices d'une position qui se cherche à propos de l'herméneutique. Le pape déplore le peu de considération accordée à la théologie spéculative au profit d'un biblicisme herméneutique. L'herméneutique est vue d'abord comme la marque d'une crise de confiance: «L'interprétation de cette parole (de Dieu) ne peut pas nous renvoyer seulement d'une interprétation à une autre, sans jamais nous permettre de parvenir à une affirmation simplement vraie» (84). Elle est vue ensuite comme une alliée dans la mesure où elle valorise la tradition (85, *idem* 95-96).

Ce que le pape attend des philosophes pourrait se résumer dans ces trois recommandations pressantes.

> 81. Il est avant tout nécessaire que la philosophie retrouve sa *dimension sapientielle*[16] de recherche du sens ultime et global de la vie.
>
> 82. (Que la philosophie s'enhardisse à affirmer l'être même de l'objet de sa connaissance et) ne nie pas la possibilité d'une connaissance qui soit objectivement vraie.
>
> 97. (La théologie) doit recourir à la philosophie de l'être. Cette dernière devra être capable de reprendre le problème de l'être en fonction des exigences et des apports de toute la tradition philoso-

15. Cf. *La théologie en postmodernité*, édit. P. GISEL & P. EVRARD, Genève, Labor & Fides, 1996, p. 8-9. Nous transformons quelque peu sa terminologie.

16. Il s'agit de cette sagesse, intermédiaire entre la raison philosophique et l'accueil de la foi, dont nous parlions plus haut. Cf. notes 6 et 14.

phique, y compris la plus récente, en évitant de tomber dans la répétition stérile de schémas dépassés[17].

83. La nécessité d'une philosophie de portée *authentiquement métaphysique*… Une pensée philosophique qui refuserait toute ouverture métaphysique serait donc radicalement inadéquate pour remplir une fonction de médiation dans l'intelligence de la Révélation.

Achevons par cette formule équilibrée, qui évoque la promotion mutuelle de la foi et de la raison.

100. (Foi et raison exercent) l'une à l'égard de l'autre une fonction de crible purificateur ou bien de stimulant.

B - 1150 Bruxelles B. POTTIER, S.J.
Rue du Collège St-Michel, 60 Institut d'Études Théologiques

Sommaire. — Jean-Paul II fut professeur de philosophie. Dans l'encyclique «Fides et Ratio», il s'adresse pour ainsi dire à ses pairs, quelles que soient leurs options par rapport à la foi. Il définit d'ailleurs la connaissance de foi de manière précise au regard des autres connaissances: restreinte mais précise, elle est surtout personnelle (la science du Christ) et douée de puissance salvatrice. Comment ce texte du Magistère sera-t-il reçu dans les milieux philosophiques? Car le pape reconnaît certains mérites à la philosophie moderne et contemporaine, mais la critique aussi sans ménagement, notamment dans son versant post-moderne. C'est la possibilité de ce dialogue que nous avons voulu explorer.

Summary. — John Paul II formerly taught philosophy, and one might say that in his *Fides and Ratio* he addresses his peers… whatever their opinion as regards the faith. The Pope shows the specificity of the «knowledge of faith» *vis-à-vis* all other knowledges: limited as it be (yet precise), it is primarily a personal knowledge (the science of Christ) and it endowed with redeeming power. What reaction will the encyclical elecit in philosophical spheres? While admitting that modern and contemporary philosophy has merits of its own, the Pope does not spare his (rather blunt) criticism, especially of post-modern versions. The present article explores the possibility of a dialogue.

17. Il ne s'agit pas pour autant de tout réinventer, et le pape met aussi en garde «contre l'abandon des terminologies traditionnelles» (55).